

vers de Corneille. Dans certaines tragédies (*Sertorius*, et aussi *Sophonisbe*, qui n'est pas traitée dans le corpus), les mariages motivés par la raison d'Etat abondent.

Le concept de présupposition joue un grand rôle dans les recherches actuelles, et Pavel montre de façon convaincante le profit qu'on peut en tirer pour l'analyse de l'univers d'un auteur et, notamment, pour les systèmes de valeurs. D'autres exemples, heureusement choisis, montrent que cette approche promet d'être fructueuse.

L'état non-fini du système de Pavel n'empêche nullement que les nombreuses suggestions qu'il contient ainsi que la rigueur de la formalisation ne puissent contribuer de manière décisive au développement de la narratologie. Les questions débattues, notamment les rapports entre syntaxe et sémantique sont, dans l'état actuel des recherches, des problèmes réels et urgents.

En faisant un ultime retour sur la partie proprement générative de l'ouvrage, on constate que, déjà sous sa forme actuelle, elle permet la notation de nombreuses observations intéressantes sur les tragédies de Corneille. Le chapitre 6 offre ainsi une élaboration des concepts de profondeur et d'épaisseur narratives (en fonction du nombre de SN dominées respectivement par une transgression et par une médiation), une définition précise de la configuration polémique (définie par deux paires de SNs «croisées», la paire étant constituée par un donateur identique: par ex. les SN 5 et 3 (comte et Chimène) opposées aux SN 2 et 4 (Rodrigue et Chimène), Chimène étant partagée, ce qui n'a rien d'étonnant pour une considération actantielle), et cela exposé avec bien plus de rigueur que ce résumé intuitif.

Il me reste à recommander la lecture de l'ouvrage de Pavel, non seulement aux «narratologues», mais également aux

«littéraires». L'auteur montre que les soucis de méthodologie rigoureuse et l'esprit de finesse ne sont pas foncièrement inconciliables.

Michel Olsen

Roskilde

Bibliographie

- Chomsky, Noam (1957) *Syntactic Structures*. La Haye.
 Chomsky, Noam (1965) *Aspects of the Theory of Syntax*. Cambridge, Mass.
 Greimas, A. J. (1966) *Sémantique structurale*. Paris.
 Greimas, A. J. (1970) *Du Sens*. Paris.
 Greimas, A. J., Rastier, F. «Le Jeu des contraintes sémiotiques». In: Greimas (1970).
 Lévi-Strauss, C.-L. (1958) «La Structure des mythes». *Anthropologie structurale*. Paris.
 Olsen, Michel (1976) *Les Transformations du triangle érotique*. Copenhague.
 Pavel, Thomas G. (1973) «Phèdre: Outline of a Narrative Grammar.» *Language Sciences* 28.1-6.
 Propp, Vladimir (1970) *Morphologie du conte*. Paris.
 Schérer, Jacques (1954) *La Dramaturgie classique en France*. Paris.
 Todorov, Tzvetan (1969) *Grammaire du Décaméron*. La Haye.
 Van Dijk, Teun (1972) *Some Aspects of Text Grammars*. La Haye.

Stendhal et les problèmes de l'autobiographie. Textes recueillis par Victor Del Litto. Presses Universitaires de Grenoble, 1976.

L'œuvre de Stendhal présente une alternance remarquable entre récits autobiographiques et œuvres de fiction. De 1801 à 1815, l'auteur rédige un *Journal* qu'il interrompt au moment où sa puissance

créatrice s'absorbe dans l'élaboration de monographies d'hommes ou de sites illustres: *Vies de Haydn, de Mozart et de Métaïtase* (1814), *Histoire de la peinture en Italie* (1817), *Rome, Naples et Florence* (1817). Puis la passion amoureuse le ramène à l'écriture intimiste: *De l'Amour* (1822) s'appuie sur des souvenirs personnels provenant de l'expérience d'un amour malheureux. Dans ses romans, Stendhal semble à nouveau s'écarter du moi, car la convention romanesque intercale un narrateur entre l'univers de la fiction et l'univers personnel de l'auteur; cependant, le roman est pour Stendhal, comme pour la plupart des romanciers, un détournement qui facilite la confiance à cause de la distance qui sépare le *je* de l'auteur et le *je* du discours romanesque. «Le roman est plus vrai que la réalité», se plaisait à dire Stendhal. Pourtant, il ne renonce pas au récit autobiographique: Les *Souvenirs d'Egotisme* (1832) s'intercalent entre *Le Rouge et le Noir* (1830) et *Lucien Leuwen* (1834-1835), et la *Vie de Henry Brulard* (1835-1836) entre *Lucien Leuwen* et *La Chartreuse de Parme* (1839).

La *Vie de Henry Brulard* relate l'enfance et l'adolescence de l'auteur, de 1783 à 1800, période non consignée dans le *Journal*; les *Souvenirs d'Egotisme* évoquent une étape essentielle de la vie d'adulte de Stendhal (1821-1830).

Pourquoi Stendhal ressent-il le besoin d'écrire des récits autobiographiques puisqu'il peut s'épancher sans contrainte dans le genre romanesque? Que signifie l'alternance entre autobiographie et œuvre d'imagination?

Un colloque animé par M. Victor Del Litto s'est proposé de remédier au manque d'intérêt de la critique littéraire pour cet aspect de l'œuvre stendhalienne. V. Del Litto a repris la formule du *brainstorming* pour susciter un débat où s'affrontent des interlocuteurs venus d'horizons très divers. Les discussions qui sont

rapportées dans le recueil des *Actes* du colloque témoignent de la véhémence du débat, qui semble avoir pris, à certain moment, des allures de psycho-drame.

L'autobiographie est un genre quelque peu ingrat pour la critique littéraire: sa structure est capricieuse et l'auteur en général a été explicite. Les communications faites à ce colloque peuvent se ranger en deux catégories: celles qui suivent de près le texte de Stendhal pour l'interpréter et celles qui sont préoccupées de méthodologie, quitte à s'éloigner considérablement de l'autobiographie stendhalienne.

La communication de H.-F. Imbert, «Fonction beyliste de l'autobiographie stendhalienne», fait partie de la première catégorie; cet auteur pense qu'«il n'y a pas de rupture entre l'autobiographie et le reste de l'œuvre chez Stendhal» et il analyse l'autobiographie dans cette perspective. F.W.J. Hemmings, lui, définit l'œuvre autobiographique de Stendhal comme écrit révélateur et sincère de la personnalité de l'auteur et la juge moins prétentieuse que celle de ses prédécesseurs dans le genre de la confession: «Rousseau veut éclairer Dieu le Père, Stendhal espère intéresser son vieil ami Domenico di Fiore». M. Crouzet transcrit *ex abrupto* les impressions qu'il a recueillies d'une lecture serrée de la *Vie de Henry Brulard*; il réaffirmera dans le débat qu'il s'interdit «de poser des problèmes de méthodes préalablement à des études». Pour lui, «la théorie de la littérature n'existe pas par rapport à la littérature». Cette position est diamétralement opposée à celle qui caractérise les interventions que nous avons rangées dans la deuxième catégorie, notamment les communications de P. Barbéris, de G. Rannaud et de G. C. Jones.

P. Barbéris se livre à une démonstration rigoureuse visant à établir le passage de l'événement politique au discours littéraire: «le nouveau héros de roman est né de l'impasse des idéologies et de

l'impuissance des idéologies à dire le réel». P. Barbéris ne situe donc pas le *je* de Stendhal au niveau de l'autobiographie mais le replace dans l'optique sociologique et historique qu'il affectionne.

G. Rannaud fait un exercice intellectuel brillant, malgré quelques contradictions internes, pour définir l'autobiographie en tant que discours autonome, c'est-à-dire comme un «moi qui se parle», un moi «qui se cherche dans la matière des mots». Mais dans le système qu'il construit, l'autobiographie se distingue peu des autres réalisations linguistiques; il est bien évident que l'autobiographie comme le roman supposent une transposition: ils ne sont jamais la réalité dont ils parlent, ils en sont seulement le *reflet*. G. Rannaud pense que les *Souvenirs d'Egotisme* permettent à Stendhal de renouer avec l'œuvre d'imagination: «Ce qu'il retrouve à Milan c'est la possibilité d'écrire *La Chartreuse de Parme*, de sortir de l'écriture régressive pour rentrer dans l'écriture utopique, c'est-à-dire de reprendre en compte dans son écriture non pas lui-même, mais le monde, ce qui est complètement différent». Cependant le signifié de l'œuvre de fiction n'est pas le monde mais regroupe un choix d'éléments déterminés par la nécessité interne de l'œuvre de fiction.

Grahame C. Jones essaie de discerner la présence du *moi* de l'auteur dans les romans, il expose donc un aspect des modalités du point de vue. Jones constate que plusieurs niveaux de conscience s'interposent entre l'auteur et les personnages, même dans les récits narrés à la première personne; dans ceux racontés à la troisième personne, le narrateur se dédouble en narrateur explicite et narrateur implicite. En fait, ni l'un ni l'autre ne sont Stendhal. D'autre part, G. C. Jones se demande, au cours de son exposé, lequel des personnages incarne au plus haut de-

gré Stendhal: Julien, Fabrice, Lucien, ou, parmi les personnages de moindre importance, Sansfin ou Mosca? On pourrait lui objecter que Stendhal ne s'identifie pas à un seul de ses personnages, il a recours au roman pour «vivre en plusieurs exemplaires», comme l'affirme Paul Valéry. Les spéculations de G. C. Jones nous paraissent assez gratuites parce que non vérifiables; de plus, elles ne font guère avancer la réflexion sur l'autobiographie.

Il est caractéristique que les chercheurs soucieux de méthodologie aient tendance à s'écarter du sujet de ce colloque pour développer leur propre discours et à nous laisser dans l'expectative quant aux problèmes spécifiques de l'autobiographie dans l'œuvre de Stendhal.

Pour sérier les problèmes afférents à l'autobiographie, il faudrait commencer par distinguer nettement l'œuvre de fiction et l'autobiographie, comme le fait Ph. Lejeune dans une des communications inaugurales, malheureusement sans parvenir à imposer son point de vue aux autres participants du colloque.

Dans l'autobiographie, l'auteur s'exprime en son nom. Dans les romans, Stendhal se retire derrière la multiplicité des consciences, ce qui le rend insaisissable en tant que personne. Les rapports entre l'autobiographie et le roman sont indubitables, mais, pour les étudier, il faudrait distinguer nettement le *moi* et l'*œuvre*; ce sont deux réalités qui échangent leurs valeurs, qui se reflètent mais qui ne sont jamais identiques et qui procèdent par analogies pour aboutir à des totalités différentes. Ces idées ont déjà été développées par Ramon Fernandez dans son essai «L'autobiographie et le roman» (*Messages*, 1^{ère} série, Gallimard, 1926, p. 78-109).

G. Durand clôt les vives discussions de cette réunion par de sages paroles en affirmant que l'objectif de l'enseignement

de la littérature est « d'enseigner un plaisir de la lecture de plus en plus ample dans lequel se construit l'individuation du lecteur ». Y a-t-il parfois incompatibilité entre cet objectif et les ambitions de la critique littéraire ?

Hans Boll Johansen
Copenhague

Robert Wood Sayre: *Solitude in society: a sociological study in French literature*. Columbia University 1973. 482 p. (dactyl.).

A la recherche de textes traitant du thème de la solitude dans la littérature du XVII^e siècle, nous avons eu le bonheur de prendre connaissance de cette intéressante étude, malheureusement inédite mais qui mérite l'attention d'un plus vaste public. Dans les observations que nous avons faites sur cet ouvrage, nous nous sommes concentré sur les problèmes méthodologiques ainsi que sur les résultats obtenus par l'auteur dans ses analyses de la littérature du XVII^e siècle français.

Sayre fonde ses analyses sur les théories marxistes de l'aliénation et de la réification. Voyant dans l'aliénation un aspect de la crise fondamentale du capitalisme, il tente de montrer la convergence entre l'évolution des principes capitalistes, depuis l'Antiquité, le Moyen Âge jusqu'à nos jours, et le phénomène de la solitude, étroitement lié au problème de l'aliénation.

Sayre critique plusieurs études sur le phénomène de l'aliénation et s'attaque surtout à deux écoles: la socio-psychologie et l'existentialisme. Il accuse les représentants de celle-là – entre autres David Riesman (*The Lonely Crowd*) – de vouloir imposer à la société des jugements de valeur, et il leur reproche d'insinuer que la solution des graves

problèmes dans les rapports entre l'individu et l'État est possible sans apporter de changement fondamental à la société actuelle.

Quant à l'analyse existentialiste, Sayre lui fait grief d'être ahistorique, atemporelle. Elle présente la solitude comme le fléau inévitable de l'homme, le malheur de la condition humaine, ou bien, si elle est chrétienne, elle prétend que l'imploration de la grâce divine est l'unique moyen de sortir du gouffre de la solitude. Avant tout, Sayre vise ce qui pour lui se présente comme une contradiction éclatante des thèses existentialistes: "The existentialist viewpoint often also includes the idea that in modern, secularized, mass society the sense of estrangement is more acute, that men are more deeply aware of their fate; yet the categories and the analysis remain basically atemporal" (p. 4).

Un parcours rapide des idées sur l'aliénation permet de mettre en relief la position de Sayre à cet égard, qui distingue trois points de vue majeurs concernant les rapports individu/société. Il y a les thèses qui prennent leur point de départ dans la société actuelle et qui, sans changer de façon définitive les structures de celle-ci, cherchent à résoudre les problèmes d'adaptation de l'individu. Puis il y a les thèses qui, axées sur l'individu, s'appliquent à lui procurer les moyens de modifier l'univers selon ses besoins. Manifestation intellectuelle plutôt que lutte historique, l'attitude existentialiste se range, selon nous, dans ce deuxième groupe. Enfin, il faut distinguer une thèse, dialectique, qui suppose l'existence de tensions permanentes entre les exigences individuelles et les impératifs de la société. Voilà, en gros, l'attitude de Sayre, et c'est en partant de ce point de vue que l'on peut se proposer de décrire l'évolution parallèle d'un ordre social donné (ici, le système capitaliste) et d'une certaine vision du monde (l'aliénation): "What is needed . . .